

Michael Mackensen, **Relief- und stempelverzierte nordafrikanische Sigillata des späten 2. bis 6. Jahrhunderts. Römisches Tafelgeschirr der Sammlung K. Wilhelm.** Münchner Beiträge zur Provinzialrömischen Archäologie, volume 8, en deux tomes. Éditeur Dr. Ludwig Reichert, Wiesbaden 2019. 596 pages, 1554 illustrations blanc et noir, 525 illustrations en couleur, 220 planches, 1 encart.

Avec cet ouvrage, Michael Mackensen fait une fois de plus la preuve de sa place de premier plan, en Europe, dans l'étude de la céramique sigillée africaine, vaisselle de table dont l'importance pour les archéologues est à la mesure de l'ampleur et de la durée de sa diffusion dans l'ensemble du monde antique, du premier au septième siècle de notre ère. L'apport de ce chercheur dans ce domaine, depuis quatre décennies, est considérable: première étude exhaustive d'un atelier de sigillée africaine, à El Mahrine, mise en évidence stylistique et archéométrique d'un nouvel atelier, «large D2 pottery» ou «atelier X», études archéométriques systématiques, en collaboration avec Gerwulf Schneider, contributions stratigraphiques sur la typo-chronologie, notamment à Carthage, nombreuses études sur la décoration imprimée et en relief, expertise inégalée sur la technologie, pour en rester aux titres les plus importants listés dans la bibliographie de l'ouvrage. Cette nouvelle étude puise sa

matière dans une collection privée, source d'information exploitée à plusieurs reprises par l'auteur depuis sa toute première contribution en 1980, que les objets soient ou non en dépôt dans des musées. Il s'agit en l'occurrence de celle patiemment réunie par M. Karl Wilhelm entre 1960 et le début des années quatre-vingt-dix du siècle dernier.

Ce nouvel opus magnum de Mackensen, qui peut être considéré comme une suite à celui de 1993, se compose lui aussi de deux volumes: le premier consacré aux synthèses et le second au catalogue. Ce dernier, bien plus épais que le premier, constitue la colonne vertébrale de l'ouvrage. Un choix de 240 objets de la collection Wilhelm y est présenté, avec pour chacun d'eux une notice extrêmement détaillée, comportant des descriptions précises et des propositions sur la catégorie, le lieu de production et la datation, et surtout une illustration de grande qualité, avec de très beaux dessins et de spectaculaires photos en noir et blanc et en couleur. Nul doute que ce volume constituera pour longtemps un référentiel incontournable pour toute étude sur la sigillée africaine.

Le premier volume de synthèse se compose de deux parties. La première, intitulée ›Vaisselle de table sigillée des provinces d'Afrique proconsulaire et de Byzacène›, se présente comme une mise à jour de l'état de l'art sur les ateliers de sigillée africaine publié en 1993, où sont tour à tour abordés l'histoire des recherches, jusqu'aux plus récentes, la classification générale, les analyses archéométriques, la localisation des ateliers, leur organisation et les aspects technologiques. Dans cette partie, l'auteur fait ainsi le point sur quelques-uns des principaux centres producteurs, classés par ordre chronologique d'apparition: région de Carthage, Tripolitaine, Centre de la Tunisie (Sidi Marzouk Tounsi), Djilma, Henchir es-Srira, Sidi Aïch, El Mahrine et ses satellites, ›atelier X‹, Sidi Khalifa et Oudhna. L'apport est surtout important pour l'atelier de Sidi Marzouk Tounsi, où a pu être complétée la documentation recueillie par les premiers inventeurs David Peacock, Fathi Bejaoui et Nejib Ben Lazreg.

La seconde partie du premier volume, intitulée ›Sélection de vases et fragments de vases en sigillée africaine de la collection K. Wilhelm›, livre le fruit des réflexions de Michael Mackensen sur cette riche documentation. Cette étude céramologique, qui associe typologie, stylistique et archéométrie, ainsi qu'un panel de comparaisons géographiques et stratigraphiques quasiment exhaustif, est un modèle du genre. Elle permet à l'auteur de livrer à ses lecteurs l'état le plus achevé de ses connaissances actuelles sur la sigillée africaine. La première section est consacrée aux productions de la fin du premier au troisième siècle.

Particulièrement important est le chapitre sur la sigillée A1/2 à décor d'applique, où l'auteur propose de distinguer deux phases: ancienne (dernier tiers du deuxième siècle) et récente (fin du seconde au milieu du troisième siècle), avec la présentation, pour cette dernière, d'une toute première typologie (formes 1–16) qui comble de manière fort opportune une lacune gênante

de la classification générale des sigillées africaines. Une autre contribution importante concerne la sigillée C1 et C/E à décor d'applique (troisième siècle) dont la collection Wilhelm fournit un nombre important d'exemplaires. L'ampleur de cet échantillonnage, ainsi que les connaissances accumulées durant toute sa carrière permettent à Mackensen de présenter une première classification des styles décoratifs à la fois sur formes fermées et ouvertes, ainsi qu'une très utile typologie des anses décorées, qu'apprécieront les archéologues de terrain plus accoutumés aux petits fragments qu'aux formes complètes.

La seconde section, dédiée aux sigillées des quatrième au sixième siècles, se concentre presque exclusivement sur les productions C5, C3 à relief d'applique et C4 à décor moulé et pseudo-imprimé, toutes issues de l'atelier de Sidi Marzouk Tounsi. C'est l'occasion pour l'auteur de proposer de nouvelles chronologies, tout d'abord pour la production C5 dont il repousse de près d'un demi-siècle la phase finale, au milieu du sixième siècle, et ensuite pour les plats rectangulaires moulés et les dernières variantes tardives des plats Hayes 89, tous deux encore présents dans le premier quart du sixième siècle et non seulement jusque vers 440 selon les anciennes hypothèses. Cette section comprend également quelques observations sur les quelques plats en sigillée D et E, ou encore issus des ateliers continentaux de la Byzacène du sud-ouest (dont Sidi Aïch).

Alors même qu'on reste saisi – mais pas étonné, pour qui connaît un tant soit peu la bibliographie de Michael Mackensen – devant tant de maestria dans l'analyse et la synthèse de données aussi abondantes et complexes, on se doit d'ajouter quelques récentes publications de chercheurs tunisiens qui développent de plus en plus cet aspect de la recherche. Ainsi dans l'attente de la publication souhaitée de plusieurs excellentes thèses de doctorat (Faouzia Dridi sur Oudhna, Mongi Nasr sur Sidi Aïch, Moufida Lahdari sur Henchir es-Srira), les observations de Moncef Ben Moussa sur un probable atelier de sigillée A à Carpis, à l'est de Carthage, ou sa description d'un nouvel atelier de sigillée E à Meknassi, au sud de Djilma (actes de colloques parus en 2017), tout autant que l'étude par Mongi Nasr des dépotoirs de l'atelier de Majoura (Libyan Studies 2015) et de Sidi Aïch (acte de colloque 2019), sont importantes et de nature pour certaines à confirmer les hypothèses émises dans cet ouvrage.

D'autre part, pour la détermination des provenances, on rappellera le concours apporté aux analyses en WD-XRF, efficaces mais destructives, par d'autres méthodes archéométriques, tout aussi efficaces et destructives mais de mise en œuvre plus aisée comme la pétrographie (travaux de Claudio Capelli) ou bien non destructives mais en développement, comme la P-XRF. Cette dernière méthode est parfois la seule applicable dans le cas de l'étude de collections privées ou publiques d'objets complets, comme l'a démontré le travail de Tomoo Mukai, Rémi Réve et Jean-Paul Ambrosi sur la collection Aubert-Buès déposée au Musée de Gap (Antiquités africaines 2016)

ou encore le recours qui y est fait par Gerwulf Schneider et Malgorzata Daskiewicz pour onze objets de la collection Wilhelm. Enfin, on mentionnera les travaux tout à fait prometteurs de Carina Hasenzagl (Bull. Ant. Beschaving 2019) qui tente de développer une nouvelle classification générale des sigillées africaines, susceptible de remplacer à terme la classification italienne (A, C, D, etc.) dont les difficultés d'utilisation sont rappelées par l'Auteur, au moyen d'un examen rigoureux et systématique des sections fraîches à la binoculaire, appliqué à la collection (de fragments) Salomonson, selon un procédé mis au point par Verena Gassner (programme FACEM).

Même si toutes les méthodes, notamment archéométriques, n'y sont pas applicables, il est certain que le bon état de conservation d'une collection comme celle de Wilhelm fait tout l'intérêt de son étude. Pour un savant de l'envergure de Mackensen c'est l'occasion rêvée de rapporter à des formes complètes les nombreux fragments qu'il a étudiés en contexte archéologique au cours de sa carrière et ainsi de mettre de l'ordre dans la typologie et l'ordonnement des décors. Et on doit lui en savoir gré.

Il reste qu'une étude de collection privée laisse toujours quelque part un goût amer. Combien de mètres cubes de terre a-t-il fallu remuer dans des nécropoles et des ateliers de sigillée africaine pour que vases complets et fragments décorés se retrouvent dans une collection comme celle-ci et que le meilleur spécialiste européen de la sigillée africaine puisse en tirer l'étude scientifique dont on vient de vanter les mérites, pour le plus grand bénéfice du savoir universel? Certes, dans le cas présent, la majorité des pièces a été acquise de seconde main (ex. collection Kreissl), légalement, par un collectionneur passionné et de bonne foi, de surcroît ouvert à la collaboration avec les scientifiques et soucieux de faire connaître sa collection au plus grand nombre, ce qui n'est pas le cas de tous les collectionneurs. Certes, les fouilles qui ont permis la découverte de ces objets

peuvent être anciennes et remonter à une époque – coloniale (?) – où, en l'absence de législation archéologique, ces faits n'étaient pas répréhensibles, ce qui rend extrêmement mince la différence avec des collections publiques de même origine, anciennement acquises.

Cependant, dans d'autres cas, le risque est grand pour les archéologues de légitimer involontairement certains collectionneurs moins scrupuleux, acquéreurs d'objets issus de pillages, de conforter la valeur marchande de ces objets et ainsi de favoriser le marché illégal du patrimoine archéologique. Le débat reste ouvert et les solutions pour mettre fin au trafic encore floues, oscillant entre sensibilisation des populations locales, information des collectionneurs sur les dangers que leur passion fait courir au patrimoine et sanctions envers les trafiquants. Le chercheur, lui, face à une telle collection, doit-il se refuser à exercer son métier de chercheur? Et si, par déontologie, il condamne l'étude d'une collection privée, se privera-t-il d'en utiliser la publication pour ses propres travaux? J'avoue pour ma part ne pas avoir réellement de réponses toutes prêtes à ces questions. Enfin, en réponse à l'inquiétude de l'Auteur sur la dévolution de cette collection, on peut souhaiter que des collections comme celle de Wilhelm, au lieu d'être dispersées, puissent à terme intégrer des collections publiques, voire même rejoindre leur pays d'origine, lorsque ce dernier est connu.

On soulignera pour terminer l'excellence de l'édition de cet ouvrage dans la collection «München Beiträge zur provinzialrömischen Archäologie» chez Reichert Verlag, qui a déjà donné lieu à plusieurs importants volumes d'archéologie africaine et de céramique. Il faut enfin saluer la bonne santé de l'école munichoise de céramologie au sein de laquelle Michael Mackensen a su former une relève brillante, dont plusieurs membres ont déjà publié dans cette même collection.

Aix-en-Provence

Michel Bonifay